



HAL
open science

Compte rendu de Didier Méhu, Néri de Barros Almeida et Marcelo Cândido da Silva (dir.), Pourquoi étudier le Moyen Âge ? Les médiévistes face aux usages sociaux du passé Paris, Publication de la Sorbonne, 2012, 260 p.

Antoine Destemberg

► **To cite this version:**

Antoine Destemberg. Compte rendu de Didier Méhu, Néri de Barros Almeida et Marcelo Cândido da Silva (dir.), Pourquoi étudier le Moyen Âge ? Les médiévistes face aux usages sociaux du passé Paris, Publication de la Sorbonne, 2012, 260 p.. Annales. Histoire, Sciences sociales, 2015. hal-04279948

HAL Id: hal-04279948

<https://univ-artois.hal.science/hal-04279948>

Submitted on 10 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

mité d'une assimilation de la religion romaine à la religion étrusque, mais renonce à poursuivre l'enquête face à des sources littéraires latines tardives et peu exploitables.

D'une étude à l'autre se dessinent également une conviction et une approche communes : les différences demeurent plus heuristiques que les similitudes et ce sont elles que les travaux comparatistes traquent pour avancer dans la connaissance du *comparatum*. La contribution de Page DuBois sur les poèmes lyriques de Sappho fait sienne cette méthode, délaissant en partie la mise en évidence des influences et des diffusions, au profit d'une attention plus aiguë portée aux « multiples différences entre les ethnies diverses et les dialectes variés non pas seulement de ceux qui en vinrent à se définir eux-mêmes comme hellènes, mais aussi de ces peuples aux lisières du monde gréco-romain antique, particulièrement autour de la Méditerranée, en Afrique, en Asie Mineure et en poursuivant encore plus loin vers l'Asie » (p. 68). Un même éloge du contraste est présent dans le travail de David Frankfurter sur les religions de l'Antiquité tardive. Une longue analyse épistémologique souligne la richesse de ce champ d'études pour le développement d'approches comparatives, le monde entier recelant des territoires variés où étudier la « christianisation en action » (p. 84), mais aussi les dynamiques d'islamisation ou de « bouddhisation ». À travers la présentation des travaux de J. Smith et la dénonciation de la *parallelomania* dans les processus comparatifs, D. Frankfurter plaide pour une hiérarchie des similitudes qui n'est autre que la mise en exergue des différences.

Enfin, l'appel à poursuivre et à renouveler les entreprises comparatistes et la volonté de fournir les instruments pour le faire unissent l'ensemble des communications, certaines prenant un tour plus théorique pour établir un ensemble de propositions susceptibles d'accompagner de nouvelles recherches. C'est le cas des contributions des deux éditeurs scientifiques, qui chacune, sans faire l'économie d'une étude de cas, l'une sur le récit hésiodique et le récit du rêve de Nabuchodonosor dans le livre de Daniel, l'autre sur les deux figures d'Ahriman et de Grendel, offrent des points d'appui à une renaissance du comparatisme,

dont J. Scheid craint qu'il ne soit sinon « voué à disparaître » (p. 111). Ainsi, la notion de « triangle comparatif », fournie par C. Calame, réintroduit au cœur du processus le *comparans*, gage d'une réflexivité critique au sein de la démarche comparative. L'article de B. Lincoln s'ouvre lui sur douze « thèses comparatistes », formant un vade-mecum préliminaire à toute analyse. En écho à l'ensemble des contributions, il rappelle fortement que l'histoire des religions requiert la prise en compte des contextes sociaux, historiques et politiques de production des textes.

L'ensemble des auteurs a assurément répondu au cahier des charges proposé, mêlant réflexion épistémologique et études de cas, et acceptant de réfléchir aussi concrètement que possible à l'avenir du comparatisme. Cet ouvrage propose des enquêtes qui pourront intéresser les spécialistes des différents domaines abordés, mais surtout une immersion dans une démarche scientifique en train de se faire, facilitée par un souci constant de renvoyer le lecteur aux références bibliographiques essentielles.

AUDREY BERTRAND

1-Maya BURGER et Claude CALAME (éd.), *Comparer les comparatismes. Perspectives sur l'histoire et les sciences des religions*, Paris/Milan, Éditidit/Archè, 2006.

**Didier Méhu,
Néri de Barros Almeida
et Marcelo Cândido da Silva (dir.)**

*Pourquoi étudier le Moyen Âge ?
Les médiévistes face aux usages sociaux
du passé*
Paris, Publication de la Sorbonne, 2012,
260 p.

Issu d'un colloque organisé en 2008 à l'université de São Paulo, ce livre constitue une nouvelle contribution à l'entreprise de réflexivité dans laquelle la médiévisique s'est engagée – non sans inquiétude – depuis quelques années¹. L'originalité du présent ouvrage réside dans sa volonté d'offrir une discussion transcontinentale à un questionnement devenu particulièrement vif dans les sciences histo-

riques allemande et française. Cependant, de l'aveu des éditeurs, la sollicitation de médiévistes représentant des pays où la discipline est parfois jeune et moins traditionnellement ancrée dans le système scientifique n'a pas eu le résultat escompté. Il en résulte un dialogue essentiellement franco-brésilien, auquel viennent s'adjoindre les contributions de Gadi Algazi, Jérôme Baschet et Didier Méhu, dont l'activité se déroule, au moins partiellement, en Israël, au Mexique et au Québec.

À partir d'un triple diagnostic, parfois contradictoire, sur la place du Moyen Âge dans notre société, les auteurs ont été invités à s'interroger sur le bien-fondé de conduire, aujourd'hui, des études médiévales. Cette période historique fait l'objet d'une forte demande sociale, comme le prouvent les appropriations de thèmes médiévaux par le cinéma, les spectacles historiques, les fêtes médiévales et les jeux de rôle. Mais le développement de ce marché du Moyen Âge s'accomplit dans un contexte scientifique où la remise en cause de la pertinence des études médiévales au sein des systèmes académiques n'a probablement jamais été aussi vive. Sommés de se justifier devant l'opinion, les financeurs et les évaluateurs, les médiévistes sont parfois conduits à adopter l'argumentaire attendu et utilitariste faisant des études médiévales un moyen de mettre en lumière les « racines » de la civilisation occidentale.

Cette posture, cette « relation d'identification » (J. Baschet, p. 216) entre nous et le Moyen Âge, amène alors à produire un discours de légitimation de la médiévistique s'appliquant – tant bien que mal – à résorber deux grandes lignes de fracture avec les attendus du « présentisme » ambiant. L'une est de nature chronologique : l'éloignement du Moyen Âge n'est surmonté qu'en invoquant soit la continuité historique jusqu'à nous, soit, au contraire, son altérité absolue. L'autre – principalement du point de vue américain – est de nature géographique et nécessite d'invoquer des filiations historiques entre l'Europe et le Nouveau Monde, aboutissant au ralliement identitaire à un discours profondément eurocentré (Marcelo Cândido da Silva).

Adoptant un schéma de resserrement progressif du champ d'observation, le livre propose

dix contributions réparties selon trois axes de réflexion. Le premier axe interroge la possibilité, pour les médiévistes, de répondre à la demande sociale tout en rompant avec les présupposés utilitaristes ou en s'abstenant de nourrir des desseins idéologiques éloignés des exigences proprement scientifiques. Le deuxième axe conduit Néri de Barros Almeida et Eliana Magnani à questionner la place des études médiévales au sein des structures académiques et du cadre scientifique des sciences sociales. Enfin, le troisième axe consiste davantage à interroger les contours spécifiques de la période médiévale au sein de la discipline historique. Suffisamment rares pour être soulignés, ces actes témoignent du véritable dialogue qui s'est noué lors de la rencontre et qui résulte notamment d'un « soubassement historiographique » (p. 8) commun à la plupart des contributeurs : les réflexions d'Alain Guerreau, mais aussi celles de Joseph Morsel, dont la présentation aurait mérité d'ouvrir le volume, tant ses arguments et leur discussion sont au cœur de la plupart des contributions².

De cet ensemble, il se dégage un consensus quant à l'importance pour les études médiévales de se libérer du discours dominant de l'utilitarisme, qui, implicitement, place la médiévistique dans une position de subordination par rapport à un présent survalorisé. L'enjeu n'est pas seulement conjoncturel, il est aussi méthodologique : se débarrasser du présent comme horizon intellectuel permettrait aux médiévistes de construire plus librement leurs objets de recherche, de s'extraire d'une certaine instrumentalisation du passé médiéval destinée à répondre à des questions strictement contemporaines. D. Méhu pose un diagnostic lucide quand il décrit les sollicitations dont il est l'objet au Québec : considéré comme un « expert », que l'on saisit pour répondre à des questions qui lui sont étrangères, le médiéviste se trouve devant un choix cornélien qui lui impose soit de refuser d'apporter sa caution à des usages publics et non scientifiques de l'histoire, et ainsi de s'exclure de l'espace public, soit de préserver son rôle public en se soumettant à la « commande sociale » (p. 106) et en participant à des entreprises mémorielles dont l'initiative lui échappe.

Une solution possible consisterait à se saisir de la parole donnée pour avancer des argu-

ments propres au médiéviste. Faire de l'histoire médiévale une forme de « prophylaxie intellectuelle » (Julien Demade, p. 37) permettrait de lutter, par son approche scientifique, contre les appropriations mythographiques du passé qui apparaissent comme autant de refuges pour des idéologies antidémocratiques. Voilà un argument qui, en théorie, ne devrait pas laisser indifférent l'État financeur, principal ordonnateur de la recherche historique, en Europe comme au Brésil. Cela passe également par l'appropriation, de la part des médiévistes, des espaces d'expression publique. Comme le souligne Pierre Chastang, les possibilités techniques qu'offre l'hypertexte en matière d'édition de textes permettent d'envisager une utilisation résolument scientifique d'internet.

Il fait peu de doute que la médiévistique a connu une délégitimation croissante durant les dernières décennies, la faisant passer du statut d'incarnation de la méthode historique à celle de « spécialité plaisamment exotique » (J. Demade, p. 18-19). L'étude d'E. Magnani, observant les usages des études médiévales par les anthropologues ayant publié dans la revue *L'Homme* entre 1961 et 2003, conclut à une relative indifférence, qui en dit long sur la place de l'histoire médiévale au sein des sciences sociales. Pour sortir le Moyen Âge du statut historiographique d'« âge moyen », sophistiqué ou primitif, moderne ou archaïque, méprisé ou désiré, les auteurs s'efforcent de justifier la spécificité de la période en pointant quelques-unes de ses dynamiques sociales propres.

J. Morsel soutient ainsi la nécessité d'étudier le Moyen Âge, plutôt que son utilité, en insistant sur la capacité heuristique d'une période dont la dynamique sociale est observable de son commencement jusqu'à son terme. Il revient sur le triple processus de déparentalisation de la société, de spatialisation du social et de valorisation du principe méritocratique, qui aurait fait basculer la société occidentale des ^{x^e}-^{xii^e} siècles et créé les moyens de sa domination culturelle à l'échelle mondiale. À ce triptyque, J. Baschet propose d'ajouter les principes d'articulation positive du spirituel et du corporel, la construction de la nature et sa maîtrise, l'historicisation du temps et l'universalisme chrétien comme fondements idéo-

logiques de la dynamique du système « féodo-ecclésial ». Quant à J. Demade, il souligne que, en opposition avec les principes du système capitaliste que la période médiévale serait censée préparer, le modèle économique du système féodal a assuré la « monétarisation généralisée de l'expression de la valeur » sans que cela conduise à la « monétarisation généralisée des décisions 'économiques' » (p. 48).

Il résulte de ces propositions une valorisation accrue de la période des ^{x^e}-^{xiii^e} siècles dans sa capacité à produire cette série de ruptures alimentant une dynamique spécifiquement « médiévale ». Toutefois, pour Luiz Marques et M. Cândido da Silva, de telles analyses posent la question du rapport des médiévistes à la périodisation historique et au traitement réservé aux siècles altimédiévaux. Certaines des originalités de la période féodale nécessiteraient ainsi d'être repensées, en portant plus d'attention aux catégories mentales qui s'affirment dès les derniers siècles du monde romain ou en prenant garde à ne pas produire une nouvelle forme de téléologie propre aux études médiévales.

Finalement, ce livre nous semble appuyer l'idée avancée par J. Morsel selon laquelle la légitimité de l'histoire médiévale serait sans doute moins interrogée si elle-même démontrait davantage qu'elle est une science, le rôle et la position des sciences au sein de l'espace public étant globalement moins discutés. Cela passe notamment par un effort de vulgarisation portant tout autant, sinon plus, sur les méthodes de la médiévistique que sur ses résultats. L'utilité intellectuelle de l'étude du Moyen Âge apparaîtrait alors comme la conséquence du travail de l'historien et non sa cause. Cette utilité dégagée *a posteriori* pourrait permettre d'espérer une plus grande autonomie intellectuelle et institutionnelle des études médiévales vis-à-vis de la demande sociale.

ANTOINE DESTEMBERG

1 - Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au ^{xxi^e} siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001 ; SHMESP, *Être historien du Moyen Âge au ^{xxi^e} siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.